

8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 23 82 57 29

Love&Collect

Imbibition

Jean Raine (1927-1986)

06.05.2024

Jean Raine (1927-1986)

Liquéfaction des oxydes

1977

Acrylique sur papier contrecollée
sur papier fort

Monogrammée en bas à droite

24 × 36 cm

Cette œuvre figure dans le catalogue
raisonné de l'artiste, consultable en ligne
sur www.jeanraine.org

Prix conseillé

2400 euros

Prix Love&Collect

1200 euros





**Phénomène pictural,
l'imbibition rejoint
dans l'œuvre et
la vie de Jean Raine
celle de l'être par l'alcool.
À ce titre, cette
Liquéfaction des oxydes
est bien l'œuvre totem
à laquelle il revenait
de droit d'inaugurer
cette nouvelle semaine
thématique.**

Jean Raine (1927-1986)

Toute l'imbibition tend à cette liquéfaction générale des contours que Bernard Lamarche-Vadel a distinguée dans l'œuvre bouleversante de Jean Raine, y désignant le *travail de la peinture analogue aux effets d'ivresse consistant en une sorte de liquéfaction générale des contours au profit d'une sensation de continuum organique entre l'être et son contexte, entre le visage et le plan général où il apparaît comme au sein d'un labyrinthe fluide*. Phénomène pictural, l'imbibition rejoint dans l'œuvre et la vie de Jean Raine celle de l'être par l'alcool. À ce titre, cette Liquéfaction des oxydes est bien l'œuvre totem à laquelle il revenait de droit d'inaugurer cette nouvelle semaine thématique.

Après la belle exposition personnelle que nous lui avons consacrée dans notre espace du Marais il y a quelques mois, sous le titre *Peindre, boire et mourir*, l'an dernier un public plus large a pu découvrir l'œuvre de Jean Raine dans le cadre du premier Festival du dessin d'Arles, où ses œuvres étaient à l'honneur ; un vaste ensemble de ses œuvres était exposé dans le cadre de la Fondation Vincent Van Gogh, tandis que dans la collection Le Cahier dessiné paraissait une monographie conséquente (texte de Jean-Noël Orengo).

Caractéristique de l'art obsessionnel de Raine, cette peinture de 1977 est comme toujours réalisée sur papier, et marouflée ensuite sur un support plus rigide, elle est envahie par un regard hagard et dévorant, qui plonge profondément dans l'intérieur du regardeur. Comme l'a résumé le critique Bernard Lamarche-Vadel en 1994 : *le souci constant et pour ainsi dire le seul objet des peintures de Raine est le visage, accentué parfois jusqu'à la représentation du corps. Sur mode indiciel souvent ne subsiste du visage que la place des orbites, mais de ce fait figurant plus radicalement encore le travail de la peinture analogue aux effets d'ivresse consistant en une sorte de liquéfaction générale des contours au profit d'une sensation de continuum organique entre l'être et son contexte, entre le visage et le plan général où il apparaît comme au sein d'un labyrinthe fluide*.

Cette œuvre appartient à une série de trente-trois destinées à un projet d'album collectif des peintres de la galerie Le Soleil dans la Tête que Nadine Musté souhaitait vendre pour tenter de renflouer la galerie en difficulté financière. Mais l'artiste l'aima tant qu'il ne souhaita pas la donner, et qu'il en repeignit une autre série, l'été de la même année.

Bien connu des amateurs d'art expressif ou marginal, présent dans de nombreuses collections publiques, Jean Raine est souvent considéré comme un touche-à-tout, pourtant il ne s'est nullement dispersé, mais a au contraire excellé dans de trop

nombreux domaines. Membre historique du groupe CoBrA, c'est comme écrivain et spécialiste du cinéma expérimental qu'il participe, à peine sorti de l'adolescence, à ce mouvement d'ensauvagement joyeux de l'art européen. Il s'est formé et forgé un (sacré) caractère à Bruxelles où, dès 1941, âgé d'à peine quatorze ans, il s'enthousiasme pour le surréalisme avec ses camarades de classe Hubert Juin et Luc de Heusch, rencontre Magritte et croise les surréalistes belges au Palais des Beaux-Arts : *Encore en culottes courtes, je fais la connaissance de Magritte, Scutenaire, Lecomte, du groupe surréaliste belge et de bien d'autres. Ghelderode me fascine et le temps file* témoigne-t-il dans son Autothanatographie.

Puis Raine s'envole vers Paris, où il assiste au long cours un autre de ses mentors, le grand Henri Langlois, fondateur et âme de la Cinémathèque Française. Ce n'est qu'en 1962 qu'il s'affirme comme peintre. Si René Magritte assiste fidèlement à son premier vernissage, en 1962 à la Galerie Saint Laurent de Bruxelles, l'exposition est organisée par son ami le plus proche d'alors, l'encore poète Marcel Broodthaers, qui lui aussi se révélera artiste sur le tard, dans la même galerie deux ans plus tard. Si les deux amis ont écrit ensemble, une œuvre majeure de Broodthaers, conservée dans la Collection Pinault (Armoire de cuisine, 1966-1968) porte au revers une vibrante peinture signée Raine.

**L'intransigeance et
la réussite de son œuvre
autant que la fatalité
de son existence
est la somme
d'une impossibilité
où se mêlent autant
de volonté que d'impouvoir
à reconnaître le statut
légitime des contours.**

Bernard Lamarche-Vadel

Jean Raine (1927-1986)

Bernard Lamarche-Vadel

Certains destins se nouent à la lumière de l'œuvre dont ils furent les projecteurs. Au point que beaucoup d'œuvres, je pense à celles de Raine, de Beuys ou de Warhol, songeant à ceux qui sont morts dans nos alentours immédiats, tirent une grande part de leur légitimité et sans doute aussi de leur efficacité du destin qui les soulignèrent.

Il ne s'en est pas caché, jusqu'à publier un très poignant Journal d'un Delirium, Jean Raine a vécu et peint dans une très douloureuse intimité avec l'alcool. Mais aussi avec la drogue, la psilocybine qu'il expérimente autour de 1964. Tel est évidemment le problème : que l'on ne saurait replier l'œuvre d'un intellectuel ou d'un artiste sous cette catégorie d'expression particulière qu'est l'alcoolisme, mais pourtant, dès lors que l'alcoolisme est revendiqué, ou plus brièvement inséré à la biographie officielle du sujet, il ne saurait être non plus question dans le regard que l'on porte sur cette œuvre de négliger cette qualité essentielle de relation au langage.

Surtout si, comme je le pense, concernant l'œuvre de Jean Raine qui s'est lui-même donné la peine de désigner et souligner l'importance de cette expression concomitante à son œuvre, cette dernière est l'objectivation la plus complète, la plus définitive et la plus réussie de cette volonté d'expression dont l'alcoolisme fut aussi l'un des cours majeurs.

Sans doute la précaution à prendre face à un tel dispositif est de ne pas expliquer ceci par cela, mais il est clair aussi que dans le cas de Jean Raine ceci s'explique avec cela dans une même urgence. Urgence générale d'une relation spécifique aux contours régulateurs qui, dans l'œuvre peint de Jean Raine s'associe aux enjeux particuliers de sa génération et place son œuvre dans une juste disposition historique.

À partir de 1960, date à laquelle se manifestent les premiers travaux originaux du peintre et jusqu'à sa mort en 1986, il est curieux de constater comme son œuvre a peu évolué, tant dès ses débuts Jean Raine a une claire vision du combat qu'il mène, à la fois historique et avec lui-même. Le peintre aura beau manifester son adhésion *inconditionnelle* au Pop-Art, j'y vois d'avantage un intérêt moral pour la modernité qu'un réel enjeu pour son œuvre. Jean Raine a une lutte beaucoup trop sévère et personnelle à mener pour s'associer réellement à aucune esthétique normative d'époque, et s'il croise le surréalisme et CoBrA, c'est plus effet de circonstances et d'amitiés, je ne le vois pas se soumettre à une quelconque dogmatologie formelle: l'acte de peindre n'est pas un horizon à quoi se conformer, mais une urgence expressive à manifester.

L'intransigeance et la réussite de son œuvre autant que la fatalité de son existence est la somme d'une impossibilité où se mêlent autant de volonté que d'impouvoir à reconnaître le statut légitime des contours. Et la lutte qu'il mène contre lui-même et sa délinéation propre en tentant de dissoudre compulsivement son identité dans l'espoir de la retrouver davantage dans cette sorte de fusion que commet l'ivresse pour celui qui en est l'objet avec ses alentours, nous la retrouvons intacte cette lutte dans la peinture de Jean Raine.

La remarque en a été faite dans le beau texte que Claire Peillod a consacré à cette œuvre, le souci constant et pour ainsi dire le seul objet des peintures de Raine est le visage, accentué parfois jusqu'à la représentation du corps. Sur mode indiciel souvent ne subsiste du visage que la place des orbites, mais de ce fait figurant plus radicalement encore le travail de la peinture analogue aux effets d'ivresse consistant en une sorte de liquéfaction générale des contours au profit d'une sensation de continuum organique entre l'être et son contexte, entre le visage et le plan général où il apparaît comme au sein d'un labyrinthe fluide.

Ainsi *imbriquées jusqu'à l'inextricable* selon ses propres termes, les formes discernables des trajets convulsifs du pinceau constituent-elles un principe associatif et inclusif où la figure se métamorphose en apparition, dernier stade d'une lutte impitoyable contre la séparation, ultime rendez-vous du déni de l'opposition entre visible et invisible. La séparation à mon sens a été le thème unique et tragique de cette existence comme de cette œuvre. Peindre pour cet homme n'a jamais été un exercice professionnel ou décoratif, incapable qu'il était d'épouser une fonction, c'est à dire une séparation. Peindre fut un exercice spirituel, dont le seul objet fut de récuser la séparation, cette séparation primordiale à laquelle dans le mouvement même de son déni à l'œuvre, il donna force de créer l'apparition du visage.

Un visage oui, mais un masque aussi ; le trait premier et dernier de l'identité affleurant d'un entrelacs qui figure un vertige prévu, désiré, où s'engloutir, où renoncer à l'identité, où mourir.

Peindre, boire et mourir, vaincre la séparation qui lui conféra d'abord son visage et son nom, telle fut l'exigence absolue de Jean Raine, mais aussi par voie de conséquence ce qui confère à son œuvre sa vérité intense, c'est à dire sa beauté.



**Principe alchimique plus
que chimique, limitation a
parcouru l'histoire de l'art
depuis Leonard de Vinci:
Max Ernst puis Hantai,
entre autres, il demeure
cependant mal étudié,
coincé quelque part entre
la tache et l'empreinte.**

Imbibition

Deux cent-neuvième semaine

Deux cent-neuvième semaine

Chaque jour à 10 heures,
du lundi au vendredi,
une œuvre à collectionner
à prix d'ami, disponible
uniquement pendant 24 heures.

Imbibition

Giorgio Griffa
Paul Kallos
Dora Maar
Jean Raine
Kimber Smith
06-10.05.2024

Dans leur célèbre Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers élaborée pendant la deuxième moitié du dix-huitième siècle, Diderot et d'Alembert écrivent à l'entrée Imbiber (sic):
L'éponge s'imbibe d'eau. On imbibe d'huile une meche. La maniere physique dont se fait l'imbibition ne nous est pas toujours distinctement connue. Par quel mécanisme, si un fil trempe d'un bout dans un verre plein d'eau, & tombe de l'autre bout au-dehors du verre, fera-t-il fonction de siphon; s'imbibera-t-il sans cesse d'eau, & en vuidera-t-il le verre? Si ces petits phénomènes étoient bien expliqués, on en appliqueroit bien-tôt la raison à de plus importants. L'action d'imbiber ou de s'imbiber s'appelle imbibition, terme que les Alchimistes ont transportés dans leur art, où il n'a aucune acception claire. Puis, ils notent : Cette opération est peu en usage dans les travaux ordinaires de la Chimie. On l'emploie dans quelques arts chimiques ; par exemple, dans la préparation de l'orseil, du tournesol, & de quelques autres féculs colorés, dans laquelle on imbibe avec de l'urine les plantes desquelles on travaille à les extraire.

L'on connaît les liens étroits entre l'art et l'alchimie; aussi la distinction opérée par ces brillants auteurs entre l'usage de l'imbibition dans *quelques arts chimiques* plutôt que dans la *Chimie* elle-même, et dans l'Alchimie, où elle *n'a aucune acception claire* titille agréablement les amateurs d'art que nous sommes... suffisamment pour en faire le thème d'une de nos semaines thématiques, alors qu'il semble que l'imbibition a été très peu étudiée dans ce champ en tant que telle, coincée quelque part entre les taches et l'empreinte...

Pourtant, c'est en remontant à Victor Hugo et peut-être même à Leonard de Vinci que l'usage de l'imbibition dans le dessin et l'art peut livrer certains de ses secrets ; c'est en effet en l'imbibant que le liquide dessine des taches dans le mur, dont la *liquéfaction générale des contours* (pour reprendre la splendide expression de Bernard Lamarche-Vadel à propos de Jean Raine) est propice à toutes les rêveries: *Si tu regardes des murs souillés de beaucoup de taches ou faits de pierres multicolores, avec l'idée d'imaginer quelque scène, tu y trouveras l'analogie de paysages au décor de montagnes, rivières, rochers, arbres, plaines, larges vallées et collines de toute sorte. Tu pourras y voir aussi des batailles et des figures aux gestes vifs et d'étranges visages et costumes et une infinité de choses que tu pourras ramener à une forme nette et compléter. Et il en va de ces murs et couleurs comme du son des cloches; dans leurs battements tu trouveras tous les sons et les mots que tu voudras imaginer.*

Le génie de Léonard se niche entier dans ce mouvement de l'esprit : ramener à une forme nette le contour informe de souillures... Grand imbibiteur, dont les encres liquides préfigurent autant le Surréalisme que l'abstraction, Victor Hugo les évoque également, dans L'Homme qui rit : *Sous de certaines souilles violents du dedans de l'âme, la pensée est un liquide. Elle entre en convulsions, elle se soulève, et il en sort quelque chose de semblable au rugissement sourd de la vague. Flux, reflux, secousses, tournoiements, hésitations du flot devant l'écueil, grêles et pluies, nuages avec des trouées où sont des lueurs, arrachements misérables d'une écume inutile, folles ascensions tout de suite écroulées, immenses efforts perdus, apparition du naufrage de toutes parts, ombre et dispersion, tout cela, qui est dans l'abîme, est dans l'homme.*

Compagnon de route et historien du Surréalisme, Sarane Alexandrian a lui-même établi cette filiation, donnant ainsi un début de légitimité artistique à l'imbibition : *Ernst n'a cessé de se référer à l'exemple que donne Léonard de Vinci, dans son traité de peinture, d'un mur sur lequel on a jeté une éponge imbibée de couleurs différentes, formant une tache où l'on peut voir des têtes humaines, divers animaux, une bataille, des rochers, la mer, des nuages, des bosquets, autre chose encore. Il explique à son interlocutrice :*

-... Dans ce que j'appelle décalcomanie, il y a une part d'automatisme et une part de hasard. Cependant, la personnalité s'y marque, de même que dans l'écriture. Dans l'opération qui peut sembler hasardeuse, la main est guidée par on ne sait quelle intuition vers une forme ressemblante, non pas ressemblante à quelque chose, mais aux formes qui me hantent et que je hante. [...] Le difficile est de maintenir son aptitude à voir. Que ce soit chaque fois une découverte.

Robert Robert
et SpMilot ont dessiné
cette *Fiche*
pour Love&Collect
Écrans imprimables
Format 21 × 29,7 cm
06.01.2024